

24 images

La terreur du voisinage / Le roi du drum de Serge Giguère

Gilles Marsolais

Numéro 60, printemps 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/22484ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN 0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marsolais, G. (1992). La terreur du voisinage / Le roi du drum de Serge Giguère. *24 images*, (60), 62–62.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le roi du drum

DE SERGE GIGUÈRE

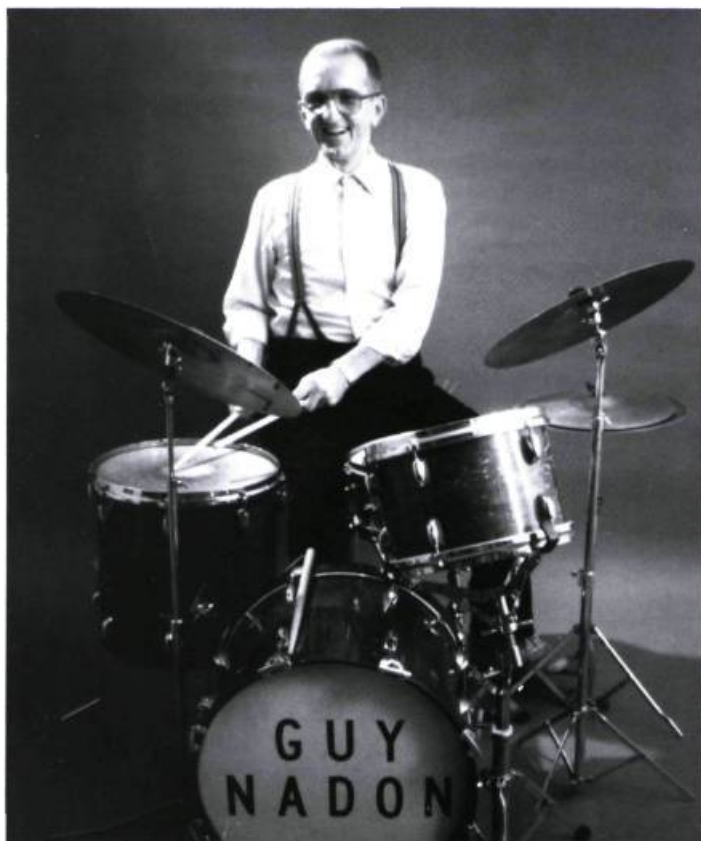
la terreur du voisinage

par Gilles Marsolais

Serge Giguère est un autre de ces cinéastes fidèles à notre tradition documentaire, laquelle a imposé à travers le monde l'idée même de l'existence d'un cinéma québécois, d'une cinématographie authentique renvoyant à une culture propre et à la vitalité de son peuple. Ces films se sont employés à cerner son vrai visage, avec ses bons côtés et ses travers, naviguant inévitablement au gré des soubresauts de notre courte histoire entre les extrêmes de la fabulation et du vérisme, pour lui permettre précisément de prendre sa juste mesure: il ressort de l'ensemble de ces films une description holographique du Québec et de son peuple enviable par de nombreux observateurs étrangers.

Le roi du drum de Serge Giguère fait plus qu'ajouter une touche supplémentaire à ce portrait: à travers Guy Nadon, le batteur, il rejoint au plus profond ce malaise indéfinissable qui caractérise encore largement la condition du Québécois, même à l'heure du nouvel entrepreneurship et de l'ouverture sans précédent du Québec sur le monde. Ce personnage floué, malgré son talent naturel, condamné à l'excentricité sinon relégué dans l'ombre pour n'avoir pas su, pour n'avoir pas osé prendre la place qui lui revenait quand il le fallait, c'est l'image en creux d'un Québec victime de sa naïveté, qui est en train lui aussi de rater le coche.

Mais *Le roi du drum* n'a rien du prêchi-prêcha politique ou social, à aucun moment cette lecture n'est imposée. Au contraire, Serge Giguère nous convie à «une fresque débridée sur une passion» et son empathie pour son personnage, ce petit gars de l'est



«Une fresque débridée sur une passion»

de Montréal «tapocheur de canisses» devenu un phénomène de la batterie, se fait communicative. À travers une démarche fondée sur l'humour, commandée par le sujet, il a su mettre en valeur les qualités de l'homme derrière le personnage.

Au-delà du contenu, Giguère s'est amusé avec le dispositif cinématographique en procédant à des mises en situation systématiques de ses personnages. Notamment, il accomplit ainsi une actualisation du passé en confrontant cette série de mises en situation à de rares photos d'époque: depuis un escalier surréaliste qui ne mène nulle part se substituant à l'ancien escalier du hangar aujourd'hui démolì, au sommet duquel le roi du drum y va de ses pirouettes et de ses improvisations, jusqu'à une galerie de personnages du passé ressuscitant leur numéros alors qu'ils étaient les rois et les reines des «Nuits de Montréal», avant l'arrivée de la télévision et la fermeture des clubs (dont le réputé Mocambo!) par le maire Jean Drapeau.

Tout est là. Si Oscar Peterson n'était pas sorti de Saint-Henri, il aurait probablement plafonné et il n'aurait pas été reconnu ailleurs qu'au Québec: c'est le drame de Guy Nadon, né dans une famille pauvre dans l'est de Montréal, qui a quitté l'école en septième année, qui a commencé sa carrière à l'âge de onze ans en tapochant sur des cannettes et des poubelles avec des

barreaux de chaise de cuisine, et qui fait pourtant partie de l'histoire du jazz d'ici à côté des grands. Il était apprécié au point de se faire offrir une carrière aux États-Unis, offre qu'il a refusée par naïveté, par ignorance des enjeux et par crainte (il ne parlait pas anglais). Le jazzman Vic Vogel lui dit amicalement: «Tu es le plus rapide mauvais batteur que je connaisse», reconnaissant implicitement son originalité rythmique, le phénomène unique qu'il représente, alors que certains le comparent au batteur américain Buddy Rich. Aujourd'hui, il fait dans la recherche, en se produisant avec son groupe «La pollution des sons», sans se départir de ses allures clownesques.

Comme on le soupçonne, *Le roi du drum* est proche parent du *Gars qui chante sua jobbe*, et surtout de la même famille que *Oscar Thiffault*, un sujet en or pour Serge Giguère qui agit à la fois comme réalisateur et caméraman dans l'exploration de nos racines et de notre imaginaire. ■

LE ROI DU DRUM

Québec 1991. Ré. et Ph.: Serge Giguère. Mont.: Louise Dugal. Son: Claude Beaugrand, Esther Auger et Diane Carrière. Pers. princ.: Guy Nadon, Vic Vogel, Michel Potvin, Taika, Walter de Mohrenschildt. Prod.: Les Productions du Rapide-Blanc inc. 54 minutes. 16 mm. Couleur. Dist.: Cinéma Libre.